



*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée N° 25.*

*Robe de satin garnie de fourrure. corsage à la françois 1<sup>er</sup> orné d'agrafe en  
piererie, Chapeau de velours bleu barbot orné d'aigrette de filagrame d'or  
et de rubans tissus d'or des Magasins de M<sup>me</sup> Mure.*



256

(VI<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> III.—TOME VIII 17

15 JANVIER 1825.

# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67;  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### UNE PROMENADE AUX PASSAGES DE L'OPÉRA.

IL est des avantages qui sont le fruit des années, a dit un poète latin (1), et je suis..... (pourquoi ne point l'avouer?)

(1) *Multa ferunt anni venientes commoda secum.*

HORACE, *Art poétique.*





et je suis un de ceux qui en jouissent maintenant. En rentrant hier du spectacle, où je vais tous les soirs par habitude, je trouvai donc chez moi un billet parfumé, doré sur tranche, écrit de la main d'une femme, et qui était ainsi conçu : « Mon mari ne reviendra que dans huit jours au plus tôt ; » ma voiture sera demain, à onze heures du matin, à votre » porte, et vous conduira chez moi. Songez, mon ami, que » je compte sur vous. » L'écriture de ce billet ne m'était pas inconnue ; mais c'est en vain que je cherchais à deviner qui avait pu le tracer... Il y avait si long-tems qu'il ne m'était arrivé d'en recevoir un semblable ! Convaincu, par l'adresse, que cependant il était pour moi, je ne pus me défendre d'un peu de vanité ; et, pour un moment, oubliant mes soixante-cinq ans accomplis, je crus encore aux bonnes fortunes. Tout entier à cette douce erreur, je ne pus fermer l'œil de la nuit, et le jour paraissait à peine que déjà j'étais sur pieds ; je n'y tenais pas. Antoine, mon domestique, ne savait réellement que penser de moi, en me voyant le presser pour mon déjeuner et ma toilette. Chaque voiture qui roulait dans la rue me semblait devoir être celle que j'attendais. Mais elle arrive enfin ; et, donnant à peine à mon domestique le tems de m'en prévenir, je suis déjà dans le joli coupé qui s'était arrêté à ma porte ; le cocher rend les rênes à ses chevaux, et en un clin d'œil je suis au bas du perron d'un des riches hôtels de la rue du Montblanc. Je ne connaissais personne, selon moi, qui pût habiter cette maison, et je me perdais dans mes conjectures. Arrivé dans le vestibule, on m'ouvre une porte cachée, je monte un escalier dérobé : mon pied touchait à peine le tapis qui en couvrait les marches, et je me trouve dans un boudoir charmant, où me laisse la jeune et fraîche Marton qui me servait de guide. « Ah ! pour le coup, m'écriai-je, tant de mystères !... Décidément, me voilà... — Chez moi, me dit en riant la jeune Amélie de R., qui entra aussitôt, suivie de deux dames de ses amies, qui riaient comme elle ; vous vous croyez, j'en suis sûre, en bonne fortune, et... — N'en est-ce donc pas une, madame, que de vous voir ? repris-je en tâchant de faire bonne contenance. — Pas mal ! répliqua Amélie ; mais vous ignoriez que j'eusse changé de logement, et vous ne comptiez guères venir chez moi ce matin..... Mais, comme



je vous l'ai écrit, mon mari est absent, et j'ai compté sur vous pour nous accompagner, ces dames et moi, dans une promenade que nous nous proposons de faire aux passages de l'Opéra. » La voiture était restée dans la cour, et nous partons aussitôt. Après avoir approuvé l'heureuse idée du propriétaire de ces immenses bâtimens, devenus un nouveau bazar, depuis surtout le cruel événement qui a anéanti, le 1<sup>er</sup> de ce mois, celui du boulevard des Italiens, nous nous sommes arrêtés devant la boutique de M. Bourguignon, l'une des victimes de cet incendie, observant dans un morne silence les débris de divers bijoux, calcinés par le feu, et dont la perte est évaluée à 25,000 fr. environ. Il nous suffit de citer M. Bourguignon, pour rappeler l'élégance et le bon goût qui distinguent les jolies parures que l'on admire chaque jour dans ses deux boutiques, rue de la Paix, n<sup>os</sup> 1 et 8. En général, les deux galeries que nous avons parcourues offrent aux curieux, comme aux acheteurs, un choix brillant de meubles, cristaux, modes, et en un mot, tout ce que l'art et l'industrie peuvent inventer d'utile et d'agréable. Après avoir fait diverses emplettes, la jeune Amélie et ses amies se disposaient à quitter les passages de l'Opéra, lorsque je leur proposai d'aller visiter l'exposition des canevas dessinés et coloriés que M. Bénard vient d'ouvrir dans le même bâtiment, et dont je leur faisais l'éloge, tandis que nous montions l'escalier L, n<sup>o</sup> 2, qui y conduit. On offrit à leurs regards un grand nombre de ces canevas, qui les étonnèrent par l'exécution des peintures, et le choix des sujets qu'ils représentent, imités pour la plupart des ouvrages de Raphaël, Michel-Ange, Prudhon, l'Albane et de divers autres peintres célèbres. Après avoir choisi plusieurs de ces canevas, de jolis métiers en acajou et divers autres accessoires nécessaires au travail de la tapisserie, ces dames m'engagèrent à annoncer le nouvel établissement de M. Ch. Bénard dans le *Petit Courrier*, en me promettant, pour ma peine, dirent-elles en riant, d'être encore leur chevalier dans une promenade qu'elles se proposent de faire, sous peu, au Salon.

---

Un des plus jolis corsages de robes que nous ayons vu, était formé par une draperie de gaze, qui venait se nouer sur

le côté, et dont les deux bouts tombaient en écharpe sur le devant de la robe. Cette robe était garnie de gros tuyaux, formés par un large double biais de gaze, placé en volans, sur deux rangs seulement.

---

Parmi l'innombrable quantité de chapeaux noirs qui ont paru, et entre tous ceux qui se portent encore, nous citerons particulièrement un *bolivar*, dont la passe et la tête sont entièrement formées de petites plumes, mais tellement artistement rapprochées les unes des autres, que ce chapeau avait l'air d'être composé d'un léger duvet noir.

---

Les dames élégantes qui suivent scrupuleusement l'étiquette du deuil, ont l'air de nouvelles mariées. Leur robe en gros de Naples ou satin blanc, les riches blondes qui le garnissent, les longues plumes qui ornent leurs chapeaux ou toques blanches, et jusqu'aux jolis souliers de satin blanc, tout donne à leur parure un air virginal qui sied à ravir....., du moins à celles dont la fraîcheur, la jeunesse et la beauté se trouvent en harmonie avec le modeste éclat de ces toilettes charmantes.

---

On pense bien que, plus que jamais, les habits noirs sont le seul costume que les hommes adoptent pour le bal; le gilet, en casimir noir, admet toujours un *par-dessous* en piqué blanc. Le pantalon collant et les bas de soie à jour sont de rigueur. Pour sortir du bal, ou courir le matin en tilbury, les hommes ont de grandes redingotes en coating gris-blanc. Ces redingotes sont quelquefois doublées en étoffe écossaise.

---

## LITTÉRATURE.

---

### LA JOURNÉE D'UNE GAULOISE.

Nos lectrices nous sauront gré sans doute de leur fournir l'occasion d'un rapprochement entre les mœurs du jour et les mœurs de nos anciennes Gauloises.



Nous puisons le tableau que nous allons transcrire dans une quatrième édition de la *Gaule poétique*, de M. de MAR-CHANGY, l'un des ouvrages les plus marquans de notre époque (1).

Si l'on voulait parler des modes, des plaisirs, des usages d'une dame gauloise, au quatrième siècle, on reconnaîtrait avec surprise la plupart des goûts, des fantaisies et des usages actuels.

On verrait cette Gauloise de Narbonne, de Nîmes, de Lyon, ou de toute autre grande ville des colonies romaines, passer, en se levant, dans son cabinet de toilette, et recevoir successivement des mains de ses femmes-de-chambre le lait d'ânesse, le bulletin de la veille, les petites-affiches de la provinces, des pastilles de myrte, propres à purifier l'haleine, le mastic de l'île de Chio, dont la vertu raffermirait les gencives, les pâtes qui les colorent, les poudres de pierre-ponce, qui raniment l'émail des dents.

L'une de ses esclaves lui fait la lecture des romans nouveaux, des nuits anacréontiques et des fables milésiennes, tandis que l'autre lui prépare le fard, les mouches, le noir pour les sourcils, les dents postiches que des fils d'or doivent attacher, les essences, les cosmétiques, les pâtes renfermées dans des boîtes et des flacons aussi nombreux que ceux d'une pharmacie; une troisième lui présente le miroir d'argent ou d'acier poli. Une autre fait chauffer dans un réchaud d'argent le fer industriel; et, après avoir formé les boucles élégantes, elle remplit sa bouche d'un parfum liquide qu'elle souffle, en une petite pluie, sur la chevelure artistement arrangée en forme de casque. Cette chevelure est ornée de perles, de rubis ou de couronnes de fleurs liées avec des bandelettes et des rubans de diverses couleurs.

Tant qu'elle demeurait seule au logis, elle avait le visage couvert d'une espèce de pâte rafraîchissante, appliquée comme un masque, qu'elle ne quittait qu'à l'instant où elle voulait faire admirer la finesse de sa peau et l'éclat de son teint.

---

(1) 6 vol. in-8°, imprimés par Tastu; chez Baudouin frères et Mourice, rue des Mathurins-Saint-Jacques, N° 1. Prix: 6 fr. le volume. Il en a paru deux.

Si, avant sa toilette, elle prenait un bain, c'était souvent dans une baignoire mobile et suspendue, dans laquelle elle se faisait mollement balancer, afin de goûter à la fois les plaisirs du bain et de l'escarpolette.

Cependant, les esclaves reçoivent de leur maîtresses le nom et les signalemens de ceux qui doivent être introduits. Peu de créanciers, peu de jolies femmes pénètrent dans ce sanctuaire ouvert aux devins, aux porteuses de lettres, à la libraire et à la fleuriste égyptienne. Celle-ci, suivie de deux canéphores, ou porteuses de corbeilles, étale les fleurs naturelles et factices, parmi lesquelles elle a su cacher adroitement, ou le billet galant, ou la couronne allégorique dont se sert, pour expliquer sa feinte tendresse, l'amant qui spéculer sur le crédit ou la fortune de la matrone. Cette dernière profite de l'occasion des adroites fleuristes, pour renvoyer à celui dont elle accepte l'hommage, la couronne fanée qu'elle a portée la veille, ou des pommes qui gardent l'empreinte d'une dent lascive; car ces dons étaient une preuve du retour dont un payait une déclaration amoureuse.

La noble Gallo-Romaine, avide de connaître ce qui lui arrivera d'heureux ou de malheureux dans la journée, cherche, dans tous les objets qui l'entourent, les présages que lui indiquent les croyances populaires; elle fait claquer dans ses mains des feuilles de rose, de pavot ou d'anémone; elle presse entre ses doigts des pepins de pomme qu'elle fait sauter en l'air: si la feuille éclate avec bruit, si le pepin atteint les poutres odorantes que colorent les rayons du matin, c'est un signe de joie et de plaisir qu'on accueille avec espérance. Mais s'il arrive que quelque partie du corps ait tressailli involontairement, si le pouce de la main gauche s'est engourdi, on pâlit de crainte, on redoute un événement fâcheux.

Cependant, de jeunes pages, vêtus de lin blanc et plissé, apportent, sur un plateau de citronnier d'Afrique, le déjeuner, composé de figues, placées sur des feuilles de vignes, et du vin de Bordeaux ou de Salerne, versé dans un vase de murrhinite. On y a joint des gâteaux de sésame, et des foies d'oie pour la petite chienne maltaise. La maîtresse du logis, avant de prendre son repas, se lave les mains avec du lait, et les essuie dans la chevelure blonde, fine et bouclée de l'un des deux jeunes pages.



Pendant le déjeuner, on annonce le philosophe de la maison, dont la barbe, le manteau et la contenance stoïque contrastent avec la coquetterie de la matrone, qui s'informe à la fois des livres nouveaux, des intrigues du proconsul, des anecdotes scandaleuses et des modes qu'on a remarquées à la dernière entrée triomphale et aux représentations du cirque; puis elle congédie le triste successeur des Zénon et des Ariston, prétextant le besoin d'aller à la revue des chevaliers ou des recrues gauloises. En effet, elle achève sa parure, chausse des brodequins de pourpre, et reçoit des mains de ses femmes les écrins, d'où sortent des pendans d'oreilles, des colliers et des bracelets de diamans, des fils de perles, des bijoux dont on conservait la généalogie, des camées représentant un amour sur un lion, ou la figure de la bonne déesse Isis, des talismans qu'un prêtre de Sérapis a naguère consacrés sous une certaine constellation.

Tout est prêt, et la noble Gauloise donne, par un claquement de doigts, le signal du départ. La draperie de son appartement s'entr'ouvre; elle voit sous le vestibule sa litière embellie de dorures et garnie de coussins élastiques. Huit porteurs cappadociens lèvent ce trône élégant sur leurs robustes épaules, et crient *gare* d'une voix entouée. Des esclaves portent à ses côtés l'éventail orné de plumes de flamingo, et l'ombrelle montée sur un bambou des Indes. Deux coureurs nègres précèdent le cortège, et des Liburniens le suivent.

Dans le trajet, cette dame oisive et superbe tient machinalement deux boules d'ambre et de cristal de roche, destinées à rafraîchir ses mains durant les promenades de l'été, tandis que son singe gambade près d'elle, ou que son serpent familier se glisse autour de son cou et de ses bras. Elle s'arrête sur la place publique, à la vue des jeunes enfans qui s'y tiennent ordinairement pour tirer les sorts. Elle plonge sa main dans l'urne agitée, et les lettres qu'elle en tire au hasard composent une réponse captieuse à sa crédule demande. En rentrant le soir dans sa demeure, elle marque ce jour avec le noir charbon, s'il a été malheureux; avec de la craie, s'il a été heureux.



## PETITE REVUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE S. A. R. MADAME. — *L'Éligible*, vaudeville de MM. Mazères et Sauvage, commençait à réunir les suffrages des spectateurs : soutenu surtout par *Coraly* et *la Haine d'une Femme*, il voyait tous les soirs une société nombreuse et choisie se réunir dans la salle de l'ancien Gymnase, lorsque *la Veuve du Soldat* est venue se mettre aussi sur les rangs. Cette dernière nouveauté avait quelque droit à la faveur du public, puisqu'elle paraissait pour la première fois le jour d'une représentation extraordinaire, donnée au bénéfice des victimes de l'incendie du Bazar ; mais cette circonstance ne l'a pas sauvée. Elle a été cependant mieux accueillie le lendemain, et tout porte à croire que les spectateurs ne se montreront pas désormais insensibles aux infortunes de *la Veuve du Soldat*. Cette représentation extraordinaire, honorée, comme on le pense bien, de la présence de S. A. R. MADAME (car il s'agissait de venir au secours des malheureux), a produit 6,000 fr. de recette.

THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON. — Le théâtre de MADAME venait de donner un trop bel exemple, pour que celui de l'Odéon ne s'empressât point de l'imiter. *Fiesque* et *le Sacrifice interrompu* ont composé le spectacle donné au bénéfice des mêmes incendiés, et la salle, l'une des plus grandes de Paris, était ce soir-là encore trop petite.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Victorin*, ou *le Soldat dépositaire*, drame où Lepage a donné une nouvelle preuve de son talent, a réussi dernièrement à ce théâtre. *Le Valet en bonne fortune*, imitation de *l'Officier et le Paysan*, opéra-comique, et surtout faible copie du *Retour à la Ferme*, que l'on joue encore au Vaudeville, a procuré aussi, quelques jours après, à Potier, l'occasion de tirer parti d'un rôle peu important. Au total, ces deux ouvrages ne seront pas vus sans quelque plaisir, et pourtant ils ne feront pas recette. Mais le public, qui traite le théâtre des Variétés en enfant gâté, ne cesse de le visiter tous les soirs. Comment ne pas aller applaudir un ensemble d'acteurs aussi parfaits !

C. DE M.

*A ce Numéro est jointe la Planche 274.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.